

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gaston CHOISY

Une page de la quinzième année
(Nouvelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1907, tome 9, p. 329-332

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Une page de la quinzième année

NOUVELLE

Celle que je vais vous raconter est une histoire vraie.

J'en sais quelque chose, puisque c'est à moi-même qu'elle est arrivée et que j'en garde encore le frisson sous la peau. D'ailleurs, je mets le romancier le plus habile au défi « d'inventer » un conte du genre de celui-ci. Ces choses-là peuvent être plus ou moins arrangées, plus ou moins embellies : elles ne s'inventent pas.

Et quant à moi, je ne m'amuserai même pas à embellir mon histoire. Je vous la raconterai en évitant au

contraire d'y ajouter le moindre ornement. Je voudrais en effet lui conserver toute sa saveur, en souhaitant qu'elle vous émeuve autant qu'elle m'a ému.

Donc, j'allais atteindre mes quinze ans et, vers ce temps-là, qui me paraît encore tout proche, je faisais ma « troisième latine » dans une importante maison française, dirigée par les P. P. Dominicains.

J'étais un élève très passable. Si je ne craignais de vous sembler trop vaniteux, j'irais jusqu'à vous confier que, sans y avoir du reste grand mérite (dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois), je figurais même à la tête de ma classe, au moins pour certaines parties plus particulièrement de mon goût.

Ma mère, dont j'étais tout l'orgueil, tenait à cette place, il va de soi, comme à la prunelle de ses yeux. Aussi, pour que je fusse sans excuses si par malheur je venais à me laisser distancer par quelque camarade plus appliqué, avait-elle tout de suite décidé de prendre à la maison, à demeure de fin juillet au quinze octobre, un jeune prêtre qui, du même coup, surveillait la confection de mes devoirs de vacances et déjà m'initiait rapidement aux matières du cours de la suivante année.

J'avais grandi, jusqu'à mon entrée en pension, dans un pays qui, tout voisin de la Suisse d'ailleurs, présente avec le Valais plus d'une analogie. La nature y est tourmentée à souhait et on y entend à chaque pas la grande voix des torrents. Entre les altitudes toujours blanches et le vert opulent des pâturages, le peuple des sapins s'y presse tumultueux et imposant. Si l'hiver y est rude, le ciel y est d'un bleu profond, d'un bleu d'Italie, pendant les beaux jours du printemps et de de l'été — et l'automne, d'ordinaire, s'y prolonge assez pour achever de mûrir le raisin.

Oh ! mes montagnes !... Mes torrents et mes sapins!.. Avec quelle ferveur je songeais à eux durant ces promenades du jeudi à travers le morne paysage de la plate région où, à deux cents kilomètres de l'air natal, je rongerais mon frein de collégien mal discipliné !... Et avec quel élan de tout le cœur je les revoyais, chaque année, juillet revenu...

En effet, c'était encore au milieu de mes chères montagnes, Dieu merci, que, chaque année, je passais mes dix trop brèves semaines de vacances scolaires. Et vous entendez bien que les longues excursions, avec l'imprévu des routes et l'inépuisable variété des perspectives, étaient alors la grande joie de mes robustes quinze ans assoiffés de mouvement et de liberté. Au surplus, « monsieur l'abbé » en prenait sa part, je vous l'assure. On ne connaissait pas encore la bicyclette, il est vrai, en cet heureux temps. Mais « monsieur l'abbé », qui n'avait pas deux fois mon âge, aimait le grand air autant que son élève — et, ma foi, nous y allions, comme on dit, de tout notre cœur... et de toutes nos jambes... La meilleure bicyclette du monde n'eût du reste pas manqué de paraître un bien méchant auxiliaire à notre préférence enragée pour les sous-bois impénétrables et les sentiers les plus abrupts.

Ainsi, à moins que la pluie ne nous condamnât à quelque ennuyeuse partie de « dames » ou, pis encore, ne vînt justifier quelque supplémentaire récapitulation de grammaire ou d'histoire, régulièrement nous donnions à la marche tout notre après-midi et ne rentrions à la maison que pour l'heure du dîner, — que souvent notre retour tardif reculait encore sans le moindre scrupule.

Car « monsieur l'abbé » n'avait rien, mais là absolument rien, d'un mentor sévère et grondeur. Pas solennel pour deux sous, très simple au contraire, et très

gai, grand rieur même devant l'Eternel, il comprenait comme personne que les vacances sont pour le collégien un moment de nécessaire et large détente. Aussi, la tâche quotidienne consciencieusement remplie, devenait-il non seulement le plus indulgent des surveillants, mais le plus aimable des hommes. Ne l'avais-je pas converti à mon goût pour les papillons, à tel point qu'il se montra bientôt amateur plus passionné que moi-même et que ses succès de collectionneur finirent par m'inquiéter sérieusement ?

Le temps, ce jour-là, était superbe.

Tout le matin, j'avais soupiré, prisonnier mélancolique, vers la fenêtre large ouverte sur la soie sans tache d'un ciel plein de tentation. « Combien il ferait bon, pensais-je tout en peinant sur mes livres et tout en répondant aux interrogations de « monsieur l'abbé », combien il ferait meilleur courir en liberté par la campagne inondée de soleil. » Et « monsieur l'abbé », je crois bien, partageait assez mon avis.

Enfin, midi sonna, — midi, l'heure de la délivrance...

Nous déjeunâmes à la hâte — et, tandis que « monsieur l'abbé » prenait sa canne, je glissai mon « goûter » au fond de ma poche.

(A

suivre)

GASTON CHOISY